

Françoise Mobihan

# Guy de Maupassant à 20 ans

Les débuts de Bel-Ami



## Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

### Déjà parus

HONORÉ DE BALZAC À 20 ANS, Anne-Marie Baron

ALBERT CAMUS À 20 ANS, Macha Séry

LOUIS-FERDINAND CÉLINE À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud

MARGUERITE DURAS À 20 ANS, Marie-Christine Jeanniot

GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

JOHNNY HALLYDAY À 20 ANS, Corinne François-Denève

ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel

JOHN F. KENNEDY À 20 ANS, Martine Willemin

NELSON MANDELA À 20 ANS, Solenn Honorine

MARILYN MONROE À 20 ANS, Jannick Alimi

MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu

JEAN-JACQUES ROUSSEAU À 20 ANS, Claude Mazauric

BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas

ISBN : 978-2-84626-966-7

© Éditions Au diable vauvert, 2015

Au diable vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande

[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

Printemps 1868. Guy de Maupassant, bientôt 18 ans, jubile comme un prisonnier en cavale. L'institution religieuse qui l'éduquait depuis ses 13 ans, à Yvetot, le chasse *manu militari*. Rien d'étonnant, il a tout fait pour cela. Un portier le raccompagne à Étretat, dans la villa où vivent sa mère et son frère Hervé, 12 ans. À la maîtresse de maison, le bonhomme précise que «M. Guy est pourtant un bon sujet». L'attention lui vaut un verre de cidre, tandis que Laure de Maupassant, après un sermon de pure forme, se réjouit secrètement que son cher Guy échappe à l'austérité du «cloître».

Son cher Guy. Ce beau garçon aux sourcils inquiets, aux cheveux brun roux, ondulés, à peine domptés par une raie trop sage. Sur une photo de l'époque, où il pose en jeune chasseur, fusil dans la main gauche, laisse du chien dans la main droite, gibecière en bandoulière, béret arrogant, on devine l'esquisse de l'homme adulte. Taille courte, cou solide, muscles denses: une silhouette qui évoquera longtemps l'image puissante du taureau. En contrepoint de cette animalité de faune, un regard doux, lointain, ombré de mélancolie.

En ce 24 mai, Guy retrouve son domaine. Le vent du large dans les ruelles, les voiles gonflées des bateaux, et ce si léger crépitement de la mer sur le sable... « Quand, sur une plage pleine de soleil, la vague rapide roule les fins galets, écrira-t-il plus tard dans sa chronique "Étretat", un bruit charmant, sec comme le déchirement d'une toile, joyeux comme un rire et cadencé, court par toute la longueur de la rive, voltige au bord de l'écume, semble danser, s'arrête une seconde, puis recommence avec chaque retour du flot. Ce petit nom d'Étretat, nerveux et sautillant, sonore et gai, ne semble-t-il pas né de ce bruit de galets roulés par les vagues? » Maupassant fera souvent l'esquisse de la plage étroite, comme dans la nouvelle *Adieu*, « arrondie en fer à cheval, encadrée par ses hautes falaises blanches percées de ces trous singuliers qu'on nomme les Portes, l'une énorme, allongeant dans la mer sa jambe de géante, l'autre en face, accroupie et ronde. » Lâché de 10 à 13 ans dans cet éden, entre mère et mer, il en a exploré tous les recoins, les « petits vallons sans nombre », les « ravins sauvages pleins de bruyères et d'ajoncs ». Surpris, à chaque promenade, par la beauté d'une nature qui lui offre, au détour d'un sentier, « dans une échancrure profonde, la vaste mer bleue, éclatante de lumière, avec une voile blanche à l'horizon ».

Depuis toujours, l'eau l'attire et le retient. Une fascination, une « passion désordonnée », précisera-t-il dans *Amour*, qui imprégnera son œuvre, sa vie, son imaginaire. L'océan déchaîné, les étangs mystérieux et noirs, la Seine ondulante, les vapeurs blanches qui montent des rivières dans les frissons de l'aube, l'azur de la Méditerranée étale. Les eaux thermales aussi, les

douches glaciales qu'il y exigera, malade, pour soigner ses muscles et ses nerfs épuisés.

À Étretat, il dévalait à grand bruit les dunes de galets, se fauflait entre caloges – ces barques échouées couvertes d'un toit de chaume – et vireuses de cabestan, embarquait avec les pêcheurs du coin. Il se sentait, « dans les veines, le sang des écumeurs de mer ». À ses côtés, dans ses folles courses à la nage, un autre athlète « de première force », son chien Matho : « [...] Il s'enfonçait dans l'eau et en remontait les lames avec une rapidité étonnante, racontera-t-il plus tard à son valet François Tassart. C'est lui, ce brave toutou, qui m'accompagnait dans mon bateau quand j'allais seul flâner en mer, je m'allongeais au fond de la frêle embarcation. Que de lectures j'ai faites ainsi pendant que la marée montante nous conduisait vers le rivage ! »

À deux pas de l'église romane et du cimetière, en bas de la route de Fécamp, la maison des Maupassant et son jardin parfumé. D'abord villa de vacances, puis résidence familiale avant la séparation du couple, en 1861, cette demeure de deux étages, plutôt cossue, avec un balcon qu'embaume le chèvrefeuille, s'ouvre sur une profusion de tilleuls, bouleaux, sycomores, houx, buissons fleuris. La fraîcheur de la brise pénètre dans les pièces où luisent meubles de famille, bahuts de l'abbaye de Fécamp, vieilles faïences de Rouen. Verdure, meubles anciens, bibelots patinés : Guy n'oubliera pas l'ambiance particulière liée à ce trio décoratif. Dans ses appartements successifs, lui aussi accumulera ces « vieux objets » – émouvants, animés, inquiétants parfois –, auxquels il consacra plusieurs textes.

En 1868, à Étretat, il y a beaucoup plus chic dans les rues alentour. Découverte par les peintres Eugène Isabey et Eugène Le Poittevin, lancée vers 1850 par Alphonse Karr, directeur du *Figaro* et romancier, la petite station normande est devenue, en quelques années, un lieu de villégiature des plus courus. De 1860 à 1870, en pleine mode des bains de mer, elle héberge entre deux mille cinq cents et quatre mille estivants chaque année. De folles villas y poussent face aux flots, à côté du casino, ou sur la route de Fécamp. Voici, évoquée dans la chronique « Étretat », celle d'Offenbach, le premier occupant, où Maupassant sera plus tard invité : « Villa superbe, le plus grand et le plus beau salon d'Étretat. [...] Cabinet de travail boisé jusqu'au plafond, grande cheminée en chêne sculpté, sur laquelle se détachent en plein bois un violon, une flûte et un cahier de musique tout grand ouvert. » Et puis celle de Mme Grévy – l'épouse du futur président –, création bizarrement composite, qui possédait « une ombre de gothique, une terrasse à l'italienne, une charpente suisse ». Plus haut encore, une étrange tour crénelée qui appartenait à un certain Dollingen, courtier d'annonces, si fier de son castel qu'il faisait tirer le canon chez lui, quand il arrivait de Paris. Moins farfelus – et moins fortunés –, les simples touristes s'installent à l'hôtel Blanquet, l'hôtel Hauville, l'hôtel des Bains, ou encore chez l'habitant.

Dans l'agitation de ce cirque saisonnier et les turbulences de sa vie de jeune homme, la rustique maison des Verguies restera longtemps un irremplaçable refuge. Jusqu'à ce que le succès et des droits d'auteur substantiels lui permettent ce luxe, une demeure à lui, sur un

terrain acheté en 1882 à sa mère, dans le Grand Val. Un chalet « méditerranéen », au crépi clair et au toit de tuiles, adossé à la colline, où il s'installera en 1883. Son nom : « La Guillette », suggestion soufflée par une de ses séduisantes amies. Guy, lui, toujours prompt à dégainer une farce potache, aurait plutôt penché pour « La Maison Tellier », allusion provocatrice au lupanar fécampois qui sert de décor à sa célèbre nouvelle.

En revenant aux Verguies, l'adolescent revient au port. C'est le berceau, le nid préparé par Laure, dont il est si proche. La place libérée par le père, la complicité renforcée par la douleur des souvenirs, l'ambition secrète de Laure pour Guy, tout concourt à renforcer le cordon que ce fils dévoué ne coupera jamais.

Quand, en 1861, dévastée par l'échec de son mariage avec le trop séduisant Gustave de Maupassant, Laure est restée seule à Étretat avec ses deux garçons de 11 et 5 ans, elle savait que sa décision serait « à tout jamais irrévocable ». Impossible de supporter plus longtemps ces incartades avec des filles de rien. Et pas question de rester unie à un homme qu'on n'estimait plus uniquement pour le statut social. Sinon, quelle différence avec la prostituée qui, elle, se vend pour vivre ? Silhouette élancée, port fier, regard clair, intense, souligné par les bandeaux sombres, Laure était une femme de caractère, nerveuse et tourmentée, trop fine et trop sensible pour trahir encore ses rêves et sa dignité.

Elle respecterait les convenances : il n'y aurait jamais de divorce – même quand la loi, en 1884, l'autoriserait de nouveau. Juste, quelques mois plus tard, en 1862, une séparation constatée par un juge de paix qui

statuerait aussi sur les questions financières. Gustave, qui habitait Paris, verserait une pension annuelle de 1 600 francs pour ses enfants. Une fois que tout fut arrangé, Laure lui écrivit, avec une certaine modernité de ton : « Je puis vous assurer, Gustave, que [...] vous pouvez attendre de moi, en toute circonstance, les procédés et les égards que je dois au père de mes enfants. Nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre, et par cela même tout ressentiment, toute récrimination doivent cesser [...]. Un intérêt sacré nous est commun, l'avenir de nos fils, et nous ne devons jamais cesser de nous comprendre sur ce sujet. » Laure ne parlerait plus jamais d'amour, ne se remarierait jamais. Si l'on en croit ses confidences à son amie Renée d'Ulmès, « elle ne fit pas de la maternité le deuil du bonheur, mais le bonheur même ». Une charge bien lourde pour deux jeunes garçons, notamment l'aîné, qui devint de fait l'homme de la famille. Dans un texte troublant, extrait du manuscrit *Un soir de noces* (première version de *Musotte*) et publié pour la première fois en 2012 par la biographe Marlo Johnston, on entrevoit peut-être les pensées du jeune Guy à travers les mots d'un frère à sa sœur :

« Tu avais épousé un homme sans caractère, et si faible. Et si tu avais su le manier, tu l'aurais tenu si bien.

— Qu'est-ce que tu appelles "le manier" ? Pardonner, vivre avec ce coureur, rentrant on ne sait d'où ? Je préfère encore ma vie brisée et ma solitude.

— Il fallait peut-être se montrer moins inflexible quand il a demandé pardon et promis tout ce qu'on a voulu. [...] Tu avais sans doute raison à ton point

de vue d'épouse outragée et trompée, mais il existe d'autres points de vue qui sont peut-être supérieurs comme celui de la famille.»

Au nom de ses enfants, Laure aurait-elle dû faire taire son orgueil?

Sa priorité, avant même la rupture: élever Guy et Hervé dans l'excellence et l'harmonie. Ainsi, jusqu'à l'âge de 13 ans, Guy ne fut-il scolarisé qu'une année, au lycée impérial Napoléon, à Paris (actuel lycée Henri-IV), en 1859. Peut-être Laure jugeait-elle nécessaire de confronter Guy à un cadre pédagogique plus classique. Un bulletin de fin d'année laudatif fut adressé à Gustave, rue du Marché à Passy. Mais Guy ne fut pas réinscrit l'année suivante. Sinon, ce fut à Étretat une remuante jeunesse de « poulain échappé », comme Laure le confiera plus tard au journaliste Adolphe Brisson, entre galopades et leçons prodiguées par l'abbé Aubourg, vicaire, pour le latin et l'histoire religieuse, M. Seigneuret, maître d'école, pour le calcul et le français, et elle-même pour le reste. « Notre temps est divisé de manière à nous laisser trois heures de liberté dans le milieu du jour, écrit Laure en 1862 au père des garçons, et nous en profitons pour faire de longues courses à travers les bois, sur les falaises, ou au milieu des champs. Les enfants deviennent de solides marcheurs [...]. » Parfois, les randonneurs se faisaient des frayeurs. Comme ce jour où, surpris par la marée sur la plage, mère et fils escaladèrent la falaise d'un même élan pour échapper aux vagues. Ou encore cette fois où Laure attendit Guy des heures durant, parce qu'un bateau de pêche où il était monté s'était perdu dans la brume.

Mais somme toute, Laure se sentait plutôt fière d'elle, de son éducation. Comme elle, Guy savait prendre la défense des humbles face aux nantis, et comme elle, il se mêlait aux gens du cru, parlait le cauchois avec les gamins du bourg, ou avec les paysans rencontrés dans l'arrière-pays, silhouettes normandes qui se profilaient dans les enclos, blouses bleues gonflées par le vent. Ces paysans deviendraient plus tard les Hauchecorne, Malandain, Magloire ou Macheblé de ses contes, esquissés par Guy en travailleurs rudes, jouisseurs et âpres au gain.

Les Maupassant menaient une existence sans chichis : on se recevait entre amis et voisins, pour goûter, jouer aux cartes, écouter de la musique. Conteuse douée, Laure faisait la lecture à ses enfants, s'enflammait pour l'œuvre de Shakespeare, et, au salon, en faisait vibrer les vers, en anglais. *Macbeth* frappa tellement Guy qu'il en réclama une traduction. Le petit aurait-il eu une sensibilité d'artiste ? Un jour d'automne, en 1862, Laure ouvrit un nouvel ouvrage, *Salammbô*, de Gustave Flaubert, et en lut les premières lignes devant la famille réunie, au coin du feu : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar... » En quelques pages, les parfums de l'Orient enveloppèrent les faïences rouennaises et les buffets cirés. On s'envola loin d'Étretat, vers l'âpreté de l'Afrique, la beauté de l'héroïne soulignée de pourpre et de pierreries, la révolte des mercenaires... Guy fut subjugué. « Tes descriptions, si gracieuses souvent, si terribles parfois, tirent des éclairs de ses yeux noirs, écrivit peu après Laure à Flaubert, et je crois vraiment

que le bruit des batailles et le hurlement des éléphants retentissent dans ses oreilles. »

Le destin littéraire de Maupassant a connu les faveurs du hasard : Laure et Gustave Flaubert se connaissaient depuis très longtemps. En venant au monde, le 5 août 1850, Guy portait en lui l'aboutissement d'un roman familial qui prenait sa source quarante ans plus tôt dans le siècle. Sa grand-mère maternelle, Victoire Thurin, fille d'un négociant de Fécamp, avait épousé en 1812 Paul Le Poittevin (sans lien de parenté avec le peintre Eugène Le Poittevin), fils de meunier, ex-contremaître d'un établissement de teinture, devenu un très fortuné « manufacturier en cotons filés et teints ». La même année, Caroline Fleuriot, une orpheline recueillie par le chirurgien-chef de l'hôtel-Dieu de Rouen, prenait pour mari le Dr Achille-Cléophas Flaubert, futur père de Gustave. Or ces deux jeunes femmes s'étaient connues jadis dans un pensionnat de Honfleur, où elles étaient devenues très proches. Elles se retrouvèrent à Rouen. « Liées comme deux sœurs », dira Caroline Commanville, la nièce de Flaubert, les deux amies tissèrent entre leurs deux familles des liens étroits, intimes. On ne se quitta plus, même en vacances. À Déville-lès-Rouen, dans la maison de campagne des Flaubert, ou à Fécamp, dans le jardin pentu du pavillon des Le Poittevin, rue Sous-le-Bois, face aux eaux étincelantes du port et aux gigantesques bateaux amarrés, les enfants des uns (Alfred, Laure et Virginie Le Poittevin) et ceux des autres (Achille, Gustave et Caroline Flaubert) forment presque une même fratrie. Un vertige adolescent, passionné, rapproche deux d'entre eux : Alfred le dandy désinvolte et envoûtant,

le poète, et Gustave, son cadet de cinq ans, qui découvre la vie, la littérature et l'amour à travers cet initiateur plein de charme. À lui les beautés de Shakespeare, Byron et Spinoza, et les discussions enflammées où le cœur s'emballa : « Jamais je n'ai fait, à travers les espaces, de voyages pareils, écrit Flaubert à Louise Colet le 31 janvier 1852. Nous allions loin sans quitter le coin de notre feu. Nous montions haut quoique le plafond de ma chambre fût bas. [...] Tous souvenirs qui me semblent de couleur vermeille et flamber derrière moi comme des incendies. » Autre preuve de cette complicité, le Garçon, personnage imaginaire créé par Gustave, Alfred et leurs amis, « dans la manche et la voix duquel ils passaient tour à tour leurs bras et leur esprit de blague », écrira Goncourt dans son *Journal*. Il avait « des gestes d'automate, un rire saccadé et strident » et « toute une histoire à laquelle chacun apportait sa page. » Incarnation ironique de la bêtise bourgeoise, amateur de plaisanteries obscènes et de scatologie, il tenait notamment « un *Hôtel des Farces*, poursuit Goncourt, où il y avait la Fête de la Merde, lors de la vidange, et où l'on entendait résonner dans les couloirs les commandes suivantes : "Trois seaux de merde au 14 ! Douze godemichés au 8 !" ». La création, par là, aboutissait à de Sade. »

Amis, peut-être amants, Gustave et Alfred sont séparés une première fois par les études, puis, en 1846, par le mariage d'Alfred avec Louise de Maupassant, qui brise à jamais le cœur de Flaubert. Union doublée, quelque temps après, par celle de Laure Le Poittevin et de Gustave de Maupassant, le frère de Louise. Quand Alfred, père d'un petit Louis, futur cousin de

Guy, meurt en 1848, à 32 ans, usé par la maladie, la débauche et le spleen, il devient, pour ce petit groupe d'aficionados, dont faisaient partie Flaubert, mais aussi Laure sa sœur, autre initiée, un fantôme dont l'ombre planera longtemps sur le jeune Guy.

C'est cet esprit que Laure convoqua, habilement, dans la lettre à Flaubert sur *Salammbô*, juste avant de décrire l'enthousiasme de Guy: «[...] tes succès d'aujourd'hui, aussi bien que les succès d'hier, me reportent toujours dans le passé, où je vais chercher le souvenir de notre pauvre Alfred que, toi non plus, tu n'as point oublié. Est-ce qu'il ne te semble pas, comme à moi, qu'il lui revient quelque chose de tout cela, qu'il en a sa part, celui qui le premier a si bien applaudi à tes essais de jeune homme?»

Quatre ans plus tard – Guy a 15 ans –, elle revint à la charge, dans une deuxième lettre à l'écrivain, avec quelques mots prémonitoires: «Il te rappellera son oncle Alfred, auquel il ressemble sous bien des rapports, et je suis sûre que tu l'aimeras.» Il faut dire qu'entretemps, Guy s'était mis en tête d'écrire. Des vers. Les premiers, à 13 ans. On imagine les rêves de Laure: et si Guy allait «réparer» l'échec d'Alfred? Gustave pourrait-il l'y aider? Guy serait-il poète?

Étretat, mai 1868. Le visage au vent, le pas vif, Guy suit le sentier de la falaise. Marcher l'apaise, il avalera des kilomètres toute sa vie. « On marche dans la lumière, dans le vent qui caresse, au flanc des montagnes, au bord de la mer! écrira-t-il dans *Julie Romain*. Et on rêve! Que d'illusions, d'amours, d'aventures passent, en deux heures de chemin, dans une âme qui vagabonde! »

Les heures de liberté sont comptées. Guy part terminer sa classe de rhétorique au lycée Impérial de Rouen, qui l'accepte en cours d'année. Ensuite, en octobre, il entrera en classe de philosophie et préparera son baccalauréat. Sans patenôtres, sans messe quotidienne. Fini les levers à 5 heures, les repas pris en silence à la table de M. le supérieur, l'interdiction de parler le cauchois, les cours pontifiants des curés, le manque d'hygiène (jamais de bain!), les nuits si glaciales que l'eau gelait souvent, l'hiver, dans les dortoirs sombres. Adieu les règlements stupides, capables d'exclure le premier pèlerin qui jurait dans la cour de récréation ou à la chapelle. Le 17 octobre 1879, dans une lettre à Flaubert, Guy se vantera d'avoir été renvoyé « d'une

maison ecclésiastique pour irrégion et scandales divers». Et ce ne sera pas qu'une forfanterie.

Cinq ans plus tôt, dès son entrée en cinquième à l'institut, le 12 octobre 1863, Guy avait pris l'internat en horreur. Et la présence de son jeune cousin Germer d'Harnois de Blangues, fils de Virginie, la sœur de sa mère, n'y changeait pas grand-chose. Pourtant, Guy s'efforçait de travailler correctement : second en thème grec (une langue qui lui donnait du fil à retordre), troisième en thème latin en décembre 1863. Mais que de rêveries ! Le 2 mai 1864, il écrivait à Laure : « ... Tu diras que j'en parle bien longtemps à l'avance, mais si cela ne te faisait rien, au lieu du bal que tu m'as promis au commencement des grandes vacances, je te demanderais un petit dîner, ou bien seulement, toujours si cela ne te faisait rien, de me donner la moitié de l'argent que t'aurait coûté le bal, parce que cela m'avancera toujours pour acheter un bateau. Et c'est l'unique pensée que j'ai depuis la rentrée, non seulement depuis la rentrée de Pâques, mais aussi depuis la rentrée des grandes vacances. » C'est dire si Étretat lui manquait. Seule évasion possible : les poèmes qu'il écrivait – même à la chapelle. Les tout premiers vers, à la fois gauches et inspirés, sont aussitôt envoyés à maman :

« La vie est le sillon du bateau qui s'éloigne  
C'est l'éphémère fleur qui croît sur la montagne,  
C'est l'ombre de l'oiseau qui traverse l'éther,  
C'est le cri du marin englouti par la mer ;  
La vie est un brouillard qui se change en lumière  
C'est l'unique moment donné pour la prière. »  
Nourri de nostalgie, le ressentiment grandissait. En

1865-1866, Guy tombe malade à plusieurs reprises (somatisation? simulation?), pour retrouver toute son énergie à Étretat. Mère poule, Laure demande aux responsables de dispenser son fils de faire maigre pendant le carême. Demande rejetée. Offusquée, elle soustrait Guy aux diktats des curés: « Mon fils n'est point sérieusement malade, écrit-elle à Flaubert, mais il souffre d'un affaiblissement nerveux qui demande un régime très tonique; et puis, il ne se plaisait guère là-bas; l'austérité de cette vie de cloître allait mal à sa nature impressionnable et fine, et le pauvre enfant étouffait derrière ces hautes murailles qui ne laissaient arriver aucun bruit du dehors. » Après une inscription éclair de deux semaines au lycée du Havre – on ne sait d'ailleurs s'il y est vraiment allé –, il retourna à Yvetot à la rentrée suivante. Une année de relative assiduité (1866-1867) l'aida à décrocher un premier prix de narration française, où il excellait toujours plus. Même hauts faits en latin (version, conversation, poésie). Imprégné de Tacite et Sophocle, Racine et Fénelon, Guy était un élève brillant, ses condisciples en ont témoigné. En classe de rhétorique (1867-1868), les bondieuseries l'exaspèrent plus que de coutume, comme il le confie à son cousin Louis, pendant les vacances de Pâques: « Je ne sais si tu connais cette baraque, couvent triste où règnent les curés, l'hypocrisie, l'ennui, etc., etc., et d'où s'exhale cette odeur de soutane qui se répand dans toute la ville d'Yvetot et qu'on garde encore malgré soi les premiers jours de vacances; pour m'en débarrasser, je viens de lire un ouvrage de J.-J. Rousseau. Je ne connaissais pas *La Nouvelle Héloïse* et ce livre m'a servi en même temps

de désinfectant et de pieuse lecture pour la semaine sainte.» Guy obéit là sûrement à l'une des règles de l'Oasis, la société secrète dont il est membre, avec trois de ses camarades, depuis le 31 décembre 1867 : faire chaque jour une lecture capable de « combattre le funeste effet des lectures spirituelles ». Destinée à fournir un abri réconfortant contre la bigoterie générale, l'Oasis retape aussi ses membres à coups de friandises temporelles : vin de champagne, liqueurs et petits gâteaux.

Les provocations se succèdent. Un jour, Guy parodie en classe un sermon sur la damnation. Hilarité générale, colère du supérieur. Quand il ose nier la présence réelle dans l'eucharistie, il est mis à la porte. Plus tard, Maupassant, que l'évocation d'exactions potaches mettra toujours en joie, avouera une autre raison de son renvoi à son valet François Tassart : « On nous donnait à boire une affreuse boisson qu'on appelle "abondance". Pour nous venger de ce mauvais traitement, un soir, [...] nous nous empressâmes de prendre au garde-manger et à la cave tout ce que nous avions trouvé de meilleures marques comme vins fins et eaux-de-vie, et, avec mille précautions, le tout fut monté sur le toit de l'établissement, où nous fîmes une bombance de tous les diables... [...] Cela me valut la porte. Je n'en fus pas fâché. »

On trouvera trace, dans les œuvres futures, de ces tortures carcérales. Ainsi le héros de sa nouvelle *Une surprise* se rappelle-t-il en tremblant les hauts murs d'Yvetot : « Je n'y puis songer encore sans des frissons de tristesse. On sentait la prière là-dedans, comme on sent le poisson au marché, un jour de marée. Oh ! le

triste collègue, avec ses éternelles cérémonies religieuses, la messe froide de chaque matin, les méditations, les récitation d'évangile, les lectures pieuses au repas! » Ainsi Maupassant reviendra-t-il, dans ses chroniques, sur le sujet de l'éducation. En 1885, « Alma mater » fustigera celle que dispensent les lycées et collèges, aux dépens de l'idéal *mens sana in corpore sano*: « On prend l'enfant [...], on l'enferme entre quatre murs [...]. On lui laisse deux heures par jour pour jouer, dans une cour, au milieu d'une ville, tandis qu'on devrait le faire courir dans les champs et les bois, monter à cheval, nager pendant huit ou dix heures et ne lui laisser que deux heures pour l'étude, jusqu'à ce que son corps et son esprit soient devenus robustes [...]. » Dans « Les enfants », il affirmera que « la race est certainement faible et malade ». D'où cela vient-il? « Du collègue, de la pension [...], de l'immobilité de l'étude, qui a fait dévier le cou, le dos, qui a remonté l'épaule droite, qui a fait s'allonger les bras au détriment des jambes [...]. » Et de vanter la méthode « logique et sage » des Anglais, qui ont installé les collèges à la campagne et ferment les classes à midi. Guy sait de quoi il parle.

En sport comme ailleurs, Maupassant se donnera sans mesure. Natation, tir, chasse, lutte, escrime, canotage, voile, marche, tennis... Jusqu'à ce que ses forces le quittent, curieux de sensations neuves, de défis non relevés encore. Un de ses amis d'enfance, le vicomte de Saint-Geniès, qui le voyait évoluer au gymnase de Fécamp, brosse de lui le portrait d'un petit casse-cou, intrépide et cabotin, « le plus vif, le plus adroit et le plus robuste » des élèves présents. Toujours premier dans les escalades de falaise, toujours léger sur le cheval

de bois. « Un jour, excité par nos applaudissements, il veut bondir sur le tremplin en faisant le saut périlleux [...] il roule à terre avec un grand cri. » On l'emporte « évanoui, tout pâle, avec l'épaule démise. » Et le maître de rouspéter: « Ce petit Guy, il veut toujours en faire plus que les autres! »

La maturité, quelques rencontres déterminantes, les lectures sans frein et le souvenir obsédant des épreuves de l'enfance ont fait de Guy, à 18 ans, ex-enfant couvé, un jeune homme plein de vie et de fureur, à la fois subtil et instinctif, ardent et désespéré. À Étretat, il a découvert l'univers enivrant et déconcertant des femmes. Adolescent, déjà, si l'on en croit une poésie érotique, *Églogue bien amoureuse*, ultérieurement livrée par une de ses maîtresses, Paule Parent-Desbarres, que l'on connaîtra plus tard sous le nom de « Gisèle d'Estoc », Guy aurait fait une délicieuse découverte :

« J'avais alors treize ans. Ce jour-là sous la grange  
Je m'étais endormi par hasard dans un coin.  
Mais je fus réveillé par un bruit fort étrange  
Et j'aperçus couché sur un gros tas de foin  
Jean, le valet, tenant dans ses bras notre bonne.  
Ils étaient enlacés je ne sais trop comment  
Et leurs derrières nus s'agitaient vivement.  
Je compris qu'ils faisaient une chose très bonne. »

Dans la suite du poème, c'est à une certaine Jeanne, 14 ans, qu'il succombe. En vérité, Guy a sûrement attendu plus longtemps avant d'être initié : à l'écrivain Frank Harris, qui l'interrogera sur ses expériences sexuelles, Guy répondra qu'ayant vu un jour, à 12 ans, un marin se masturber devant lui, il l'avait imité. Puis

avait pris goût à la chose. Mais à 16 ans, le plaisir éprouvé dans les bras d'une femme l'avait détourné de tout abus. Connue sous le nom de « la belle Ernestine », cette « fille des champs », âgée de 25 ans, tenait avec sa mère l'hôtel de Paris, à Saint-Jouin, près d'Étretat. Guy n'oubliera jamais sa jolie carnation de Flamande. En 1882, il lui consacra même une chronique, hommage très pictural à sa beauté : « Le front et le nez superbes, le front droit, tourné comme un front de statue, le nez continuant la ligne droite qui part des cheveux, rappellent les Vénus, bien qu'ils soient jetés, comme par mégarde, sur une tête à la Rubens. »

À Étretat, les bords de mer, l'été complice et les costumes indiscrets suscitaient aussi les fantasmes. Sur la plage, déjà connaisseur, Guy est aux premières loges. Gentiment voyeur, il guette ces moments où la mer souligne, impudique, l'arrondi d'une hanche ou la finesse d'une taille : « On va s'asseoir tout contre l'eau, et on regarde les baigneuses, écrira-t-il dans « Étretat ». Elles descendent, drapées dans un peignoir de flanelle qu'elles rejettent d'un joli mouvement en atteignant la frange d'écume des courtes vagues ; et elles entrent dans la mer, d'un petit pas rapide qu'arrête parfois un frisson de froid délicieux, une courte suffocation. Bien peu résistent à l'épreuve du bain. C'est là qu'on les juge, depuis le mollet jusqu'à la gorge. La sortie surtout révèle les faibles, bien que l'eau de mer soit d'un puissant secours aux chairs amollies. » Tableau auquel feront écho, en 1886, les propos très directs du héros incestueux de la nouvelle *L'Ermite* : « [...] Ceux qui n'ont pas aimé poétiquement prennent et choisissent les femmes comme on choisit une côtelette

à la boucherie, sans s'occuper d'autre chose que de la qualité de leur chair.» Chair morte, en l'occurrence, comme toutes les illusions que l'homme se fait sur le beau sexe. Point de salut pour les malheureux qui tombent dans le piège de l'amour.

Toute sa vie, Maupassant ira de femme en femme. Origine plausible, parmi bien d'autres, du donjuanisme maupassantien, la séparation houleuse du couple parental et ses conséquences (place démesurée occupée par la mère, image dénigrée du père) l'ont profondément marqué. Gustave, époux inconstant et parent distrait, s'occupait peu de l'éducation de ses fils: Guy s'est servi très tôt de ces faiblesses. Un jour d'été, à Étretat, racontera Laure à son amie Renée d'Ulmès, alors que Guy était invité à une fête, sa mère dut rester à la maison pour soigner Hervé, malade. Gustave proposa d'accompagner son fils. Sachant fort bien que son père était ravi à l'idée de rencontrer de jolies femmes, Guy remercia à peine et fit traîner les choses. Gustave le pressa de se chauffer. Peine perdue. Comme son père le menaçait de rester à la maison, Guy rétorqua: «Tu sais bien que tu désires aller à cette matinée, moi je veux que tu me chausses. Tu finiras par me céder, fais-le tout de suite!» Gustave s'exécuta.

Un autre jour, dans une lettre envoyée à sa mère, sans doute en 1859, à l'époque de sa très brève scolarité parisienne, Guy glissa: «J'ai été premier en composition: comme récompense, Madame de X m'a conduit au Cirque avec Papa. Il paraît qu'elle récompense aussi Papa. Mais je ne sais pas de quoi.»

Il y eut aussi de véritables traumatismes, comme le suggère Laure dans une de ses lettres à Flaubert:

« Le pauvre garçon a vu et compris bien des choses, et il est presque trop mûri, pour ses quinze ans. » Si tentant que ce soit dans le cas de Maupassant, on ne confondra pas l'écrivain avec ses personnages. Rien ne prouve donc que le héros de la nouvelle *Garçon, un bock!* livre un authentique souvenir d'enfance de l'écrivain. Mais comment croire que la détresse évoquée là lui soit totalement étrangère? : « Alors papa, tremblant de fureur, se retourna, et saisissant sa femme par le cou, il se mit à la frapper avec l'autre main de toute sa force, en pleine figure. Le chapeau de maman tomba, ses cheveux dénoués se répandirent, elle essayait de parer les coups, mais elle ne pouvait y parvenir. Et papa, comme un fou, frappait, frappait... Il me semblait que le monde allait finir, que les lois éternelles étaient changées... Ma tête d'enfant s'égarait, s'affolait. Et je me mis à crier de toute ma force, sans savoir pourquoi, en proie à une épouvante, à une douleur, à un effarement épouvantables. » Apparaît alors l'idée quasi freudienne qu'un choc vécu dans l'enfance peut retentir sur la vie entière: « [...] je n'ai plus eu de goût pour rien, envie de rien, d'amour pour personne, de désir quelconque, d'ambition ou d'espérance. »

À 18 ans, son opinion est faite ou presque sur le mariage. Chez lui ou dans d'autres familles, il en a observé les dégâts. Pour son cher cousin Louis, qui épouse, cet été 1868, Lucie Ernoul, la fille d'un banquier de Rouen, Guy écrit un long poème, *À mon ami Louis Le Poittevin sur son mariage*: sur le mode tragi-comique, il lui offre de devenir l'ami du couple, celui sur lequel les époux déchargent « leur haine et leur aigreur » quand « la lune de miel a terminé son

cours». Car, comme dans la nouvelle *Au printemps*, la divine créature qu'on épouse se transforme en sorcière qui «s'irrite vite et rarement pardonne». Le sujet lui inspirera nouvelles et chroniques, soulignant l'hypocrisie et les dangers de l'institution, pour les deux époux: «L'infidélité dans le mariage est naturelle, normale, affirmera-t-il dans "Les trois cas", écrit pour le *Gil Blas*, en 1884. La fidélité absolue de l'un ou l'autre contractant ne peut provenir que d'une nature endormie, sans sensations, sans imaginations, sans rêve.» Et de conclure dans la nouvelle *Lui?*: L'amour libre est «la seule chose gaie et bonne au monde». Mais même hors contrat, il convient de rester sur ses gardes. Car une fois conquise, la femme «s'acharne, se cramponne à vous», écrira Maupassant dans «L'art de rompre». Pour briser l'insupportable chaîne, un seul «bon procédé: c'est le plongeon. On disparaît et on ne reparaît plus. Elle vous écrit; on ne répond pas; elle vient vous voir, on a déménagé. [...] Si par hasard on la rencontre, on a l'air de ne la point reconnaître, et on passe» (*Vains Conseils*). François Tassart, son valet, témoignera avec une certaine verve de cette ronde des femmes séduites, éconduites et qu'il était parfois chargé de reconduire.

Maupassant misogynne? Si l'on s'en tient aux apparences – il reprendra avec ferveur les clichés de son temps et les thèses de Schopenhauer, ce «grand saccageur de rêves», éclatera de rire à l'idée qu'une femme puisse voter ou prétendre au statut d'artiste –, sans aucun doute: Maupassant ne demandera à la femme que d'être «le luxe et le charme de l'existence» («La Lysistrata moderne»). Mais parallèlement, l'observateur sensible

en lui, toujours prompt à défendre les opprimés, se révoltera devant les injustices qu'elle subit, victime de lois ineptes, de préjugés pesants, de maris tyranniques et de maternités pas toujours désirées. L'amant conquérant, enfin, ébranlé au fil des ans par la maladie, la solitude et l'intrigante émergence d'une nouvelle femme fin de siècle, plus exigeante, plus indépendante, abandonnera quelques-unes de ses certitudes. Si l'on en croit Tassart, Maupassant songera même à se marier.